



Etienne DAHO

Il a bientôt 50 ans et toujours la même veine romantique. En duo avec Françoise Hardy, Birkin ou Dani, il fait craquer toutes les générations. Mais sous la douceur languide, il y a une âme tourmentée. A l'occasion de sa tournée, nous l'avons interrogé. Amours, déprimés, dure gestion de la célébrité... Il ne se cache (presque) plus.

PHOTO PATRICK SWIRC

Sentimentalement...

Matchless Paris Vos disques tournent souvent autour des mêmes thèmes : la rencontre, l'amour, la passion...

Je célèbre la vie, l'envie d'être heureux, aimé, amoureux, je ne vois pas ce qu'il y a de plus fort. C'est un vrai danger, l'amour. C'est le seul truc qui me fasse peur et qui du coup m'intéresse.

On vous sent plus épanoui. Notamment depuis l'avant-dernier disque, "Corps et armes".

Oui, c'était la célébration d'une rencontre, qui perdure d'ailleurs. La découverte de l'amour véritable. Je l'ai connu avant, j'ai aimé, été aimé en re-

tour, mais là, c'est l'amour d'une vie. Ce qui me fout aussi la trouille!

"Révolution", votre dernier disque, semble le constat de cette vie de couple à laquelle vous donnez une chance.

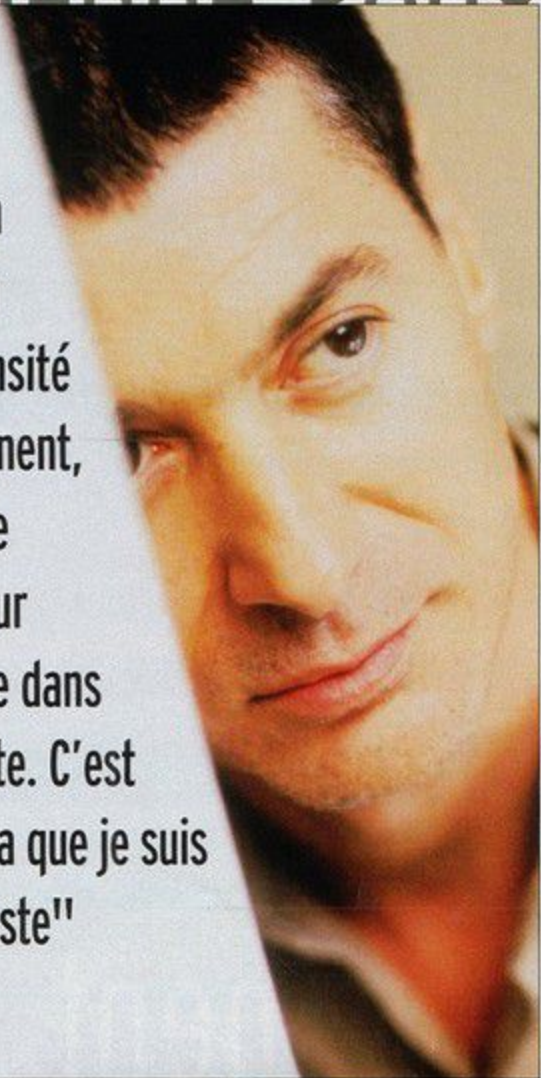
Ce n'est jamais simple, une passion. Mais là, cela dure, je suis assez content d'avoir dépassé mes scores habituels. [Rires.] Ces deux albums s'adressent à la même personne.

S'exposer si intimement ne vous a pas effrayé?

Il m'a fallu du temps. C'est comme les amitiés : elles sont longues à s'établir, mais après c'est pour la vie.

ETIENNE DAHO

"J'ai un besoin d'intensité permanent, dans le bonheur comme dans le doute. C'est pour ça que je suis un artiste"



Rare photo d'enfance, ici avec l'une de ses sœurs en Algérie où il est né, appuyé sur la Dauphine paternelle, garantie d'époque!

Je m'étonne que l'on me dise secret discret, car dans mes chansons, je dis tout, je m'expose davantage que la plupart des chanteurs. Mes premiers disques baignaient dans un flou artistique mais je parlais de moi. Parler de soi c'est aussi parler des autres. On vit tous à peu près les mêmes choses, avec les mêmes envies.

Quelles sont vos envies?

Je veux être heureux. C'est un grand projet pour moi. [Rires.]

Ça n'a pas toujours été le cas?

Non, je suis passé par les mon-

tagnes russes. J'ai un besoin d'intensité permanent, dans le bonheur comme dans le doute. C'est aussi pour ça que je suis artiste. Si j'avais voulu une vie plus sereine, plus stable, je serais devenu prof d'anglais à Rennes, j'aurais épousé, procréé... [Sourire.]

Cela vous manque de ne pas avoir d'enfants?

J'ai procréé... Les albums, c'est pas mal non plus, même si ce n'est pas comparable avec la chose la plus belle du monde...

Lequel préférez-vous?

"Eden", qui correspond à un moment de ma vie, où j'ai décidé d'être libre. Une décision difficile à prendre quand tu es dans un système confortable, où tout roule. Je me sentais oppressé par le succès.

Le succès, vous n'en rêviez pas?

J'adore le succès, je voudrais que l'humanité entière achète mes albums et aille à mes concerts. [Rires.] Mais je ne suis pas prêt à tout pour y arriver. J'ai besoin de me surprendre, de recommencer. C'est l'avantage de ce métier : même s'il y a une petite base, chaque disque est un nouveau défi, rien n'est acquis. J'aime cette sensation.

Pourtant, les rumeurs sur votre mort ont failli vous faire tout arrêter.

La décision de m'arrêter était antérieure à ces histoires. C'était en 1992. Je ne m'étais pas posé depuis treize ans. J'enchaînais les disques, la

promo, les tournées, et je travaillais énormément pour les autres. J'ai donc d'abord décidé de faire une pause.

Pourquoi ?

Pour plusieurs raisons. D'abord, j'ai perdu mon père. C'est un événement qui m'a beaucoup troublé, mais après coup. Je ne l'ai pas vraiment vu ni connu, mais après l'avoir autamment rejeté, il est parti à un moment où j'aurais été prêt à lui parler. Cela a été un choc que je n'ai pas identifié immédiatement. Puis je suis parti à Londres. J'ai continué à enregistrer, j'ai produit Brigitte Fontaine, ou le groupe Saint Etienne, qui m'a fait devenir star un quart d'heure en Angleterre... C'est à ce moment-là que la rumeur de ma mort m'est tombée dessus.

Comment avez-vous réagi ?

Je n'y ai pas prêté attention. Quand tu es connu, les gens délirent sur toi, en plus je m'exprime assez peu, ce qui autorise pas mal de fantasmes.

Vous n'avez pas utilisé la méthode Adjan, en allant directement en direct à la télé...

Non, je pensais que les choses finiraient par se tasser. Ayant des amis séropositifs, je me voyais mal aller à la télé dire : "Non, non je n'ai rien." Je me disais : "Bon, j'enregistre un bon disque et les rumeurs disparaîtront." Cette période a été un tournant dont on sent encore les séquelles aujourd'hui.

J'allais mal avant les rumeurs. Je ne voulais pas le claironner non plus. J'ai préféré faire ma crise ailleurs en continuant à bosser et en me ramassant.

C'est à cette époque que vous avez entrepris une psychanalyse ?

Oui, au lieu d'emmerder mes amis, j'ai emmerdé un mec que je payais. Trois ans, je lui parlais par téléphone quand je vivais à Londres. Je n'avais pas le choix. Et, quand je rentrais à Paris, on me regardait comme un zombie, puisque des gens s'étaient rendus à mon enterrement ! C'était délirant. Le choc fut violent. Car, symboliquement, cela voulait dire : c'est fini.

Il y a des avantages à être mort de son vivant ?

Cela m'a bien arrangé. C'était mourir pour renaître. Une période s'achevait, une césure claire et nette. Quand tu commences très tôt, quand tu grandis sous l'œil des caméras, du public, les gens sont hostiles au changement. Mais tu ne peux pas rester toute ta vie un jeune homme qui



Fan de Jane Birkin, Françoise Hardy ou Dani, il a relancé les carrières de ses aînées, qui n'ont jamais fait de compromis. Mais il aime aussi les honneurs. Catherine Tasca le fait chevalier de l'Ordre national du mérite en 2002.

arrive de Rennes et chante "Week-end à Rome". Je fais de meilleurs disques maintenant. Même si j'assume tous mes albums.

Vos textes sont disséqués par les fans, lus, relus, on cherche les clés, c'est presque un jeu...

J'essaie d'être juste. Construire une bulle avec la réalité. Quand j'écoute "Saudade", par exemple, je suis à Lisbonne, je me projette.

Et quand vous chantez "Ouverture", déclaration d'amour à la personne qui partage votre vie ?

C'est ma chanson préférée. Je parle à l'autre et en même temps à tout le monde. J'aime que le public s'empare d'une chanson et se l'approprie, s'identifie. Je ne suis qu'un passeur.

Votre écriture touche aussi bien les filles que les garçons.

L'amour c'est l'amour. Ce n'est pas la peine de donner les numéros de téléphone et les adresses des gens pour qui l'on écrit car alors s'identifier deviendrait impossible. Je n'aimerais pas savoir que "Ne me quitte pas" a été inspiré par Josiane de Lille. [Rires.] **Ne pas être explicite, c'est aussi un moyen de se planquer...**

Il faut conserver le mystère. Je déteste exposer ma famille. C'est mon espace privé, cela me nourrit. Je ne veux pas d'intrusion dans l'intime. Non pas que j'aie des choses à cacher, plutôt à protéger.

UNE VIE EN POP

14 janvier 1956.

Naissance à Orléans, dernier de trois enfants.

1960. La famille s'installe à Rennes.

1979. Etude l'anglais et les arts plastiques, organise un concert du groupe d'Éli Medeiros et Jacno.

1980. Premier album.

1984. « La nuit, la nuit » lui donne la reconnaissance du grand public.

1986. « Pop Satori », produit par William Orbit qui, quinze ans plus tard, sera à l'origine du grand retour de Madonna.

1988. Daho impose un style et une élégance sur « Pour nos vies martiennes », synthèse de la pop française moderne.

1993. Après deux ans de tournée et d'autres disques, Daho part vivre à Londres. La rumeur sur sa mort est lancée.

1995. Il est numéro un des charts anglais avec le groupe Saint Etienne, produit « Genre humain » de Brigitte Fontaine dont il relance la carrière.

1996. « Édon » déstabilise.

2000. « Corps et armes », esthétisme intime.

2003. « Révolution », superbe, cresse le sillon du bonheur.

2004. Nouvelle tournée, qui réunit toutes les générations !

B.L.

Reconnaissez que vous aimez être connu...

Bien sûr. J'adore ça. Je me laisse adorer avec extase. [Rires.]

D'ailleurs arrivez-vous encore à draguer, à aborder des gens ?

En général, je me fais plutôt aborder. Après, j'organise les éliminatoires avec tous mes amis et on met des notes. [Rires.] Les gens qui viennent me voir sont souvent hyper gentils, je ne les ai pas sur les genoux au bout de cinq minutes. Contrairement à ce que l'on pense, je ne suis pas enfermée chez moi. Je suis réservée de nature, mais donnez-moi quatre bières et vous verrez !

Vous évoquez le "fracas de l'enfance" dans la chanson "Retour à toi". On ne connaît pas grand-chose de cette période de votre vie...

Je vais écrire un livre dessus. L'histoire de mon enfance est tellement particulière que cela pourrait se révéler embarrassant. J'ai d'abord voulu digérer certaines choses. Il me faudra peut-être dix ans pour écrire tout ça. J'ai grandi à Orléans jusqu'à l'âge de 5 ans, puis, après un passage de six mois à Reims, je suis arrivé à Rennes. Il y a eu des fracas... C'est embarrassant d'en parler, ma mère est toujours là, mes sœurs... je ne veux pas leur faire de peine en réactivant le passé. Ce qui a été vécu l'a été, nous le savons, nous en parlons ensemble. Aujourd'hui, c'est réglé entre nous...

Vous avez préféré vous dédier à votre carrière...

Entre 20 et 30 ans, j'ai construit une carrière, ce qui comptait énormément pour moi car c'était une valeur sûre, pas atteinte par l'émotionnel. J'avais mis un voile sur l'enfance pour ne pas souffrir. Je m'étourdissais dans le travail. Et puis quand j'ai perdu mon père, tout est revenu. Je suis tombé en dépression, pendant environ un an. Ce qui fut salutaire au final. Je m'étais caché assez de choses, il était temps de les affronter, de les formuler, de vivre avec. J'ai travaillé dessus pendant un an, et c'est pour cette raison que je vais bien aujourd'hui. ●

« Révolution » (Virgin). En tournée : Lyon le 26 et Paris le 29 (Zénith).

